

Le bonheur consiste-t-il à ne plus rien désirer ?

I. Pour être heureux, il faut suivre le cours spontané de ses désirs

« Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste selon la nature ? Hé bien je vais te le dire franchement ! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit **laisser aller** ses **propres passions**, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les **assouvir** avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement est une vilaine chose ! »

Platon, *Gorgias*, 491e-492d

« DOM JUAN : Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. (...) Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. (...) Alors que lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre »

Molière, *Don Juan*, Acte I. Scène 2

II. Le désir est manque, donc souffrance. Seul son arrêt libère

« Tout vouloir naît du **besoin**, donc du **manque**, donc de la **souffrance** ; la satisfaction y met un terme ; mais pour un souhait satisfait, au moins dix se trouvent frustrés ; en outre la **convoitise dure longtemps**, ses exigences sont sans fin ; la **satisfaction est brève** et chichement comptée. Or ce contentement final n'est lui-même qu'**apparent** : le souhait satisfait donne aussitôt lieu à un autre souhait. Aucun objet atteint par le vouloir ne peut procurer un contentement durable, définitif : l'objet sera toujours pareil à l'aumône qui, jetée au mendiant, lui permet de vivre aujourd'hui en remettant son tourment à demain. — C'est pourquoi, aussi longtemps que notre conscience est remplie par notre **volonté**, aussi longtemps que nous cédonsons à l'élan des souhaits avec l'**espoir** et la **crainte** incessante qui lui sont associés, aussi longtemps que nous sommes sujets du vouloir, nous ne connaîtrons jamais ni bonheur durable ni repos. (...) Ainsi, le sujet du vouloir remplit éternellement le tonneau des Danaïdes. »

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Livre III, §38

III. Le bonheur résulte de la juste orientation du désir. Il est la conséquence de la sagesse

« Il faut aussi penser qu'il est en chacun de nous **deux principes** qui nous gouvernent, qui nous dirigent et que nous suivons là où ils nous conduisent. L'un est le **désir inné du plaisir** ; l'autre, sentiment acquis, est la

propension vers le mieux. Tantôt l'un, tantôt l'autre l'emporte. Quand donc, soumis à la **raison**, ce sentiment nous conduit vers le mieux et domine, cette domination s'appelle **tempérance**. Quand, au contraire, c'est le **désir déraisonnable** qui nous pousse au plaisir, et nous soumet à son pouvoir, cette souveraineté prend le nom d'**intempérance**. Mais cette intempérance reçoit de nombreux noms, car elle est susceptible de variétés et de formes nombreuses. (...) Ainsi, au sujet de la nourriture, quand le désir l'emporte sur la raison du mieux et les autres désirs, il se dénomme alors glotonnerie et fait nommer glouton celui qui en est possédé.»

Platon, *Phèdre*, 237d-238b

IV. Le bonheur ne se trouve pas la possession mais dans le désir lui-même

« Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux ; on **s'attend à** le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une **sorte de jouissance qui supplée à la réalité**, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on **obtient** que de ce qu'on **espère** et l'on **n'est heureux qu'avant d'être heureux**. En effet, l'homme avide, fait pour tout vouloir et pour obtenir peu, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son **imagination**, qui le lui rend présent et sensible. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même (...) l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'**illusion** cesse où commence la **jouissance**. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines qu'il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. »

Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, VIII. 1761